

OCTOBRE 1989

Lignes de fond

*Quand je vois une Alfa Romeo,
j'ôte mon chapeau.*

Henry Ford

1

Cet homme, sur le court de tennis, c'est lui, Aldo Bianchi.
Celui de l'histoire d'amour.

Un avantage de son métier est de pouvoir se placer derrière l'élève, saisir son poignet afin de lui montrer, lentement, le mouvement correct à effectuer. D'une voix douce, mais ferme, il accompagne le geste par la parole, la lui souffle à l'oreille, en quelque sorte. Les corps se touchent, c'est inévitable. L'été indien permet encore de porter short et jupette de tennis. Et Dieu seul sait combien — avec monsieur Sergio Tacchini —, combien les tissus de ces combinaisons sportives sont minces. Les corps maintiennent encore leur bronzage. Les corps sont les derniers à vouloir renoncer et céder à l'automne.

Aldo prend la main dans la sienne, se presse davantage contre le dos de son élève et achève le geste du coup droit lifté par une rapide torsion du poignet. L'élève sent la cuisse du professeur de tennis s'insinuer entre ses jambes. Elle a beau vouloir retenir son souffle, elle ne peut s'empêcher de respirer l'odeur de phéromones que dégage son torse en sueur.

L'élève n'a pas bien compris le geste de torsion du lift.

L'élève est troublée.

Généralement, l'élève est une femme entre 40 et 55 ans.

Mariée – le mari est souvent absent.

Mère – les enfants sont grands.

Riche – elle laisse ses bijoux au vestiaire.

Elle a encore quelques belles années devant elle, pressent le gâchis du temps perdu à attendre. La routine du luxe : villa, jardin, piscine, shopping, loisirs. L'entretien du domaine. Du corps. De l'esprit. D'une vie affective. Des relations. L'entretien du temps qui passe.

De l'ennui.

Aldo recule, se détache et l'élève se sent désorientée. La promesse de son corps aussitôt rétractée. Aldo lui sourit tout en lui disant de prendre le panier et de ramasser les balles. « Okay, Odile, prenez le panier et ramassez les balles ! » Et Odile exécute. Elle a une femme de ménage, une décoratrice d'intérieur, deux jardiniers et une *life coach*, mais elle obéit, elle qui ne fait même pas son lit. Se soumettre, c'est tout au fond d'elle-même, comme l'envie d'être prise par ce rital à peine lettré lui expliquant comment frapper dans une balle.

Sûr qu'il n'a pas lu Madame Bovary, ça non.

On n'imagine pas non plus Aldo tomber amoureux.

Il maîtrise le petit jeu de la parade nuptiale, s'essuie le visage avec une serviette en coton. Il dépasse le mètre quatre-vingt, ses cheveux châtain striés de mèches blondes évoquent la coupe d'André Agassi avant qu'il devienne chauve et porte une perruque sur le circuit. Les yeux bleus, rieurs, creusent des pattes-d'oie comme la bonne blague d'une vie à 180 sur l'autoroute. Un petit diamant brille au lobe de son oreille. Et, peut-être, la seule note discordante, le seul bémol, serait sa voix un peu nasillarde s'accordant mal à son physique de play-boy :

« Semaine prochaine, dernier cours, Odile ! »

Odile regarde autour d'elle. Les arbres devenus jaunes, le lac en contrebas qui s'étend derrière les losanges du grillage, juste après les pins sylvestres et les marronniers séculaires, le gazon

impeccable délimitant le parc... Il y a comme un flottement, une seconde de désarroi : le dernier cours signifie le passage à l'heure d'hiver, la nuit plus vite, la solitude plus tôt. Présage de l'autre hiver, plus vaste et dramatique : celui de la vieillesse et de la déchéance. Tout à l'heure, un dîner à la Coupole en compagnie de sa fille et de son fiancé, le retour sur la colline, le cabriolet au garage — villa au milieu des villas, système d'alarme à désactiver puis à enclencher une fois en sécurité à l'intérieur. L'époux en escale à Boston. Est-ce possible, Odile ? Tout ce que tu voulais, et maintenant cette excitation adolescente, cette métamorphose qui te fait perdre dix ans d'un seul coup ?

Les feuilles égarées sur le court en terre battue se désintègrent en craquant sous les semelles de ses tennis. Odile ramasse jusqu'à la dernière balle, qu'elle rapporte, docile, à son professeur. Aldo a refermé son sac de sport, emporte la raquette de son élève qu'il a pris soin de remettre dans la housse, et l'échange contre le panier lourd de Slazenger en feutre jaune.

Aldo sait, le moment est arrivé.

Sur l'échiquier, il attend qu'elle bouge sa pièce.

C'est le jeu. Il n'y a pas d'autre possibilité. Trop gâtée, trop écoutée, trop plainte, choyée, soutenue. La *coach*, la femme de ménage, la décoratrice, les copines. Trop de femmes autour d'elle, trop de condescendance partagée. Instinctivement — sans pouvoir poser dessus une réflexion liée au libéralisme, à l'uniformisation des marchés ou à son corollaire qui est l'atomisation de la société —, Aldo a compris que le monde devient femelle. Que maris et pères sont surchargés de travail, que leur taille s'épaissit, qu'ils deviennent myopes. Et s'il y a quelque chose à prendre dans ce monde où tout se confond, il l'obtiendra en restant mâle, en jouant sur le paradoxe de l'émancipation des femmes. Ce qu'elles gagnent, ce qu'elles perdent. Ses rivaux dans ce domaine sont les immigrés latinos bourrés de testostérone écumant la ville depuis le boum de la salsa, pêche miraculeuse à la femme blanche.

Mais Aldo joue dans une autre catégorie. Son biotope, ce sont les lignes d'un court de tennis, prélude aux chambres à coucher des madames Bovary.

Dans l'économie du dominant/dominé, la privation et l'humiliation sont le ressort.

Odile lève son visage vers son professeur. Il la regarde, amusé. Elle ne rit pas.

Car tout ça se cassera la gueule malgré
la chirurgie esthétique,
l'entretien du corps,
la frustration des régimes.

Tu sais très bien comment tout ça va finir, Odile.

OK, mais je vais te dire un truc, ma belle : à quoi sert tout ça, si c'est pour ne pas en profiter ?

À quoi, bon sang ?

Le moment est venu de sacrifier sa reine.

Odile lève la tête, ses traits se crispent quand elle prend la main de son professeur et la pose sur son ventre :

« C'est là, dit-elle à Aldo. C'est là où je veux que tu sois. »

2

Pour Aldo Bianchi, l'aire de jeu est un court de tennis de 260,75 m². Les neuf lignes qui le délimitent contiennent un monde à sa portée. Savoir définir son aire de jeu est fondamental quand on veut réussir.

L'aire de jeu est le territoire.

Le territoire est le terrain de chasse.

Le terrain de chasse est le court de tennis.

CQFD.

Il a bien sûr d'abord souhaité devenir un champion : Björn Borg, Jimmy Connors, John McEnroe, Ilie Nastase...

Les étoiles de son adolescence, quand le rêve était intact.

National 2, tout de même. Son meilleur classement : 12^e joueur suisse à l'âge de 17 ans.

Somme toute, le tennis a été bon pour lui : des trophées, une petite gloire nationale, une adolescence passée dans le cocon de Swiss Tennis, le plus souvent loin de l'école. Une mère dévouée à son fils unique. Un coach. Un physiothérapeute. Un préparateur physique. Tout ce joli monde au chevet d'un adolescent arrogant et capricieux.

Et beau.

Ce sont les filles qui lui ont fait perdre la foi dans le sport. L'esprit de sacrifice. L'abdication graduelle aux plaisirs intrusifs de la sexualité.

Il a compris très tôt l'impact que pouvait avoir son apparence quand, à quinze ans, il s'était fait dépuceler par la mère d'un camarade dans l'abri de jardin près de la piscine. Il y avait ce petit bouton sur lequel il suffisait d'appuyer et un monde s'offrait à lui. Entre toutes, les femmes proches de la quarantaine remportaient habituellement la mise, car plus téméraires et cyniques dans la recherche et l'assouvissement de leur plaisir.

Aldo a été à bonne école. On n'oublie pas ses premières fois. Aldo a appris ce qu'il faut donner dans un lit. D'un certain point de vue, ce n'est pas très éloigné du sport : technique, endurance, créativité.

Forger son propre style.

Mais surtout : monnayer la vigueur et la jeunesse comme un don de soi. Laisser croire à sa partenaire plus âgée que cette jeunesse se prolonge en elle, qu'elle dure même après l'amour. C'est l'inverse de la crainte du déclin : l'espoir de l'éternelle jouvence transmise par les fluides.

Oui, le tennis a été bon pour lui. Et comme il arrive souvent, on ignore ce dans quoi on excelle avant d'en avoir la révélation. Et la révélation ne se trouvait pas *dans*, mais *autour* du tennis.

Juste à côté. Tout près. Le tennis n'était pas le but, mais un moyen.

Délaisser les boyaux du cordage pour le préservatif. La raquette est devenue un prétexte. Pour Aldo, réussir, c'est avoir de l'argent. L'argent implique tout le reste : les femmes, les biens, le confort.

L'argent est la source. Dans le catéchisme d'Aldo, il est à l'origine de toute chose.

Il a un pied dedans. Il y travaille.

Le territoire :

3

Le parc des Eaux-Vives se situe sur la rive gauche de la rade de Genève, dans le prolongement à l'est du parc de la Grange. En pente douce en direction du lac, il est délimité par le quai Gustave-Ador (en bas) et le plateau de Frontenex (en haut). Le site est un vaste domaine constitué au XVI^e siècle par une famille de magistrats, les Plonjon. Il est racheté en 1714 par le banquier Joseph Bouër qui y fait construire une maison de maître en 1750.

La famille Plonjon s'éteint avec le siècle, faute d'héritiers.
(Consanguinité de la noblesse. La fertilité s'épuise.)

La famille Bouër, banquiers du Roi de Sardaigne, est ruinée par la Révolution française.

(Les alliances aussi.)

La propriété passe dans les mains de diverses familles bourgeoises avant d'être achetée par Louis Favre en 1865.

L'époque est aux entrepreneurs. L'ère des machines annonce le progrès, artisan des richesses et de l'émancipation des hommes. Fils d'un maître charpentier, Louis Favre connaît la fortune avant de l'engloutir dans le percement du tunnel ferroviaire du Saint-Gothard. Le contrat inique et léonin qu'on lui